CHRISTIAN

GRENIER

LE CODE ET LA DIVA

ROUERGUE noir



Présentation

Bloqué sur l'île de La Réunion par une grève des contrôleurs aériens, Rémi Gémeaux ne peut assister à la crémation de son père, homme d'affaires richissime, décédé à la suite d'un accident de voiture. Lorsqu'il arrive à Paris, son frère lui révèle qu'il a désespérément besoin d'accéder au compte en bitcoins de leur père pour rembourser des créanciers menaçants. Mais Rémi, pas plus que lui, ne connaît le mot de passe pour y accéder. Pour sauver son frère en fâcheuse posture, Rémi va devoir comprendre quelle a pu être la clé choisie par son père pour mémoriser les 80 caractères du code. Alors même qu'il apprend que les circonstances de l'accident paraissent suspectes à la police et qu'une mystérieuse cantatrice a surgi de nulle part pendant les obsèques de Gérard Gémeaux pour interpréter magistralement une œuvre chérie par le défunt.
Dans ce roman où un père, d'outre-tombe, conduit les pas de ses fils au gré de messages cryptés, de devinettes et de rébus, Christian Grenier orchestre une intrigue où Schubert, Bach et César Franck sont les gardiens du secret.

Auteur prolifique traduit dans vingt-six langues, Christian Grenier a pour domaines de prédilection la science-fiction et le policier. Mélomane, il a trouvé dans sa passion pour la musique l'inspiration de ce roman.

Du même auteur

Virus L.I.V. 3 ou La mort des livres, Livre de Poche Jeunesse, 1998
et Hatier (Classiques & Cie Collège), 2016

Série Les Enquêtes de Logicielle

Coups de théâtre, Rageot (Heure Noire), 1994
L'OrdinaTueur, Rageot (Heure Noire), 1997
Cinq degrés de trop, Rageot (Heure Noire), 2008

Il est fait à plusieurs reprises référence dans ce livre à l'expression
« le triste chaos du monde » tirée du *Journal d'un lecteur* d'Alberto Manguel,
traduit de l'anglais par Christine Le Bœuf et publié aux Éditions Actes Sud.

Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Plan Shoot/Multi-bits/Getty Images

© Éditions du Rouergue, 2020
www.lerouergue.com

Christian Grenier

LE CODE ET LA DIVA

roman

ROUERGUE
noir

La nostalgie nous enseigne qu'il y a de l'irréparable.
Pierre Sansot (*Chemins aux vents*)

Pour savoir que l'argent ne fait pas le bonheur,
il faut avoir connu les deux : l'argent et le bonheur.
Frédéric Beigbeder (*99 Francs*)

Les parents se froissent, lassent, agacent, constituent
de vivants obstacles à la transmission du patrimoine
au lieu d'avoir l'élégance de mourir sans attendre
de devenir superflus.
Régis Jauffret (*Microfictions 2018*)

Ta quête est vaine. Profite de chaque instant,
amuse-toi, mange, bois, chante, danse, regarde
tendrement ton enfant et fais le bonheur de ta femme.
Car telle est l'unique perspective des hommes.

L'Épopée de Gilgamesh

Prélude

Gérard Gémeaux quitta la salle de concert bouleversé.

Une fois de plus, il était convaincu du talent – non : du génie – de sa jeune protégée. Sa voix possédait un vibrato exceptionnel, d'une tendresse qui arrachait des larmes. Le public ne s'y était pas trompé : à l'issue de cette représentation des *Troyens*, elle avait été l'une des plus applaudies, le rôle de Cassandre lui allait comme un gant.

Toutefois, il savait son jugement faussé : cette future diva, il en était amoureux. Une passion absurde et inavouable : il avait soixante-huit ans et elle à peine vingt-deux…

S'écartant de la foule qui rejoignait la station de métro Ternes dans la nuit, il préféra rentrer à pied pour ruminer ses pensées.

Veuf depuis vingt ans, il avait deux grands fils et une entreprise en plein essor. Pourquoi sa vie lui semblait-elle sans avenir ?

Dans le vestibule de son immeuble, il ouvrit sa boîte aux lettres. Il en sortit un magazine et se souvint : Bohuslav, son collaborateur et ami l'avait convaincu d'y placer une page de publicité pour leur entreprise : JFT : *Je Fais Tout !*

« Vous voulez doubler une cloison, poser une fenêtre ou un faux plafond ? Bâtir votre maison seul ou avec des amis ? Maçonnerie, carrelage, électricité, plomberie, ***on vous montre comment faire… mais on peut le faire pour vous !***

Confiez le travail à JFT. À moindre prix. Au coup par coup. »

Gérard Gémeaux sourit. En 1990, quand Bohu lui avait suggéré ce concept avant d'embaucher trente artisans de confiance, personne n'imaginait que JFT coterait un jour en bourse. Un succès inespéré pour un fils d'ouvrier et un exilé.

Arrivé dans son séjour, il tira de sa discothèque l'album des *Troyens* dans l'enregistrement historique de Georges Prêtre et Régine Crespin. Il le posa sur son bureau et vit que son téléphone fixe clignotait. Un message. Il songea aussitôt à son fils aîné. Voilà des années qu'il espérait de lui un appel. Un signe, l'ébauche d'une réconciliation possible.

– Monsieur Gémeaux ? C'est Trébuchet.

Son conseiller fiscal. Il réprima un soupir.

– Et c'est urgent. J'aimerais vous parler du compte sur lequel se trouvent… une partie de vos économies.

Bel euphémisme : ce compte en Suisse, Trébuchet l'avait ouvert pour y placer des sommes non déclarées à l'impôt. Gérard avait d'abord refusé. Allons, avait rétorqué l'avocat, vous me payez pour ça !

– Voilà : le gouvernement veut nous créer des tracas… Pour échapper à l'amende, il faudrait régulariser ce compte. Ou trouver un biais, et j'en connais. Vous passeriez me voir ?

C'était bien ça : Trébuchet avait contourné la loi. Pris de court, il sollicitait son avis. Contrarié, Gérard effaça le message et ouvrit le coffret des *Troyens*.

Le livret de l'opéra était orné d'un signet, ou plutôt d'une feuille griffonnée de sa propre écriture :

Frédéric II écrit à Voltaire : $\frac{\text{P}}{\text{venez}}$ à $\frac{6}{100}$

Voltaire répond : G a

Traduisez !

Il se souvint : peu avant la mort de sa femme, il avait soumis ce rébus à ses deux enfants. Rémi, le cadet, avait aussitôt compris.

– C'est une invitation ! *« Venez souper à Sans-Souci ! »*

– C'est quoi, Sans-Souci, un restau ? avait grommelé son frère.

– Non : le palais du roi de Prusse. Frédéric II y invitait souvent Voltaire. Et la réponse de l'écrivain, c'est : *J'ai grand appétit ! G grand, a petit*, tu y es, Robert ?

– J'y crois pas. Il parlait français, le roi de Prusse ?

– Évidemment ! C'était comme le grec dans l'Antiquité. Ou l'anglais aujourd'hui. En Europe, les nobles parlaient français.

L'aîné avait été humilié. Il déplorait que leur père les traite en gamins avec ses rébus et autres stupides jeux de piste.

Songeur, Gérard glissa la feuille dans sa pochette et vit que son téléphone portable était resté sur le mode avion. Il avait là aussi un message. Du *Sauveur*. Ainsi avait-il surnommé un ami qui, au lycée, l'avait sauvé d'une tentative de suicide, suite à une déception sentimentale. Parti depuis six ans au Japon pour y faire fortune, *le Sauveur* avait changé de métier et d'identité. Il se manifestait peu et exigeait la plus grande discrétion.

– Tu te souviens de mon projet de monnaie virtuelle ?

Gérard se souvenait surtout de la dette qu'il avait envers lui.

– Notre bitcoin est né le 1er novembre de l'an dernier. Mais voilà : pour doper sa valeur, mes amis et moi nous avons besoin d'argent. Alors j'ai pensé à toi. Attention Gérard : l'opération est risquée et tu peux refuser. Mais la conjoncture semble excellente… Tu me rappelles ?

Il fit aussitôt un lien entre ce SOS et l'appel de Trébuchet, même si la simultanéité de ces deux demandes était un hasard.

Perplexe, il laissa son regard errer au-delà de la grande baie vitrée du séjour. Au loin, le Sacré-Cœur illuminé s'effaça soudain pour se fondre dans la nuit.

Il était une heure du matin.

Gérard s'assit devant son bureau et alluma son ordinateur.

Pas de nouveau message dans la boîte mail.

Il cliqua sur l'icône *Documents*, ouvrit le fichier *Journal intime* et inscrivit la date : samedi 7 février 2009.

Relater chaque soir les événements de la journée lui permettait de faire le point. Mais il restait indécis… Évoquer le concert et la jeune mezzo ?

Non, pas question que ses enfants découvrent qu'il avait aimé une autre femme que leur mère. En ce qui concernait Trébuchet et *le Sauveur*, il devrait réfléchir.

Ce qu'il fit.

Jusqu'à ce que le carillon du vestibule sonne un coup. La demie d'une heure. Ce fut comme un signal : à quoi bon attendre ? À Tokyo, il était 8 h 30.

Il composa le numéro du *Sauveur*, qui ne répondit pas. Il laissa alors un message :

– Pour ton projet, c'est OK. Combien veux-tu ?

Trente secondes plus tard, son correspondant l'appelait.

– Gérard ? Magnifique, merci ! Bon, tu vas déjà te trouver un mot de passe, quelque chose de long et de compliqué.

– C'est-à-dire ?

– Des chiffres, des lettres, des signes de ponctuation. Sans lien entre eux. Un code que tu ne confieras à personne mais dont tu devras te souvenir. Tu y es ? Pour ton premier dépôt en bitcoins, je te donne la marche à suivre…

Peu après, *le Sauveur* raccrochait, laissant Gérard perplexe : ne jamais confier ce futur mot de passe ? Et s'il décédait d'une crise cardiaque ou d'un AVC ?

Son regard tomba alors sur la feuille qui avait servi de marque-page au livret des *Troyens*. Le vieux rébus qu'il avait soumis à ses deux fils le fit sourire. Et lui inspira une idée absurde.

– Absurde ? murmura-t-il à mi-voix. Au fond, pas tant que ça…

1er mouvement : *andante*

HÉRITIERS

1

Mon père est mort.

Depuis une semaine, quand Rémi s'éveillait, c'étaient les quatre mots qui s'imposaient à lui. Ce matin-là, dans le Boeing qui le ramenait à Paris, s'y ajoutait l'amer regret : *et j'ai raté son incinération*. Elle avait eu lieu la veille, au Père-Lachaise, alors qu'il était à La Réunion et attendait que s'achève la grève des contrôleurs aériens.

Rémi releva son siège et inclina sa tablette pour y poser le plateau du petit déjeuner qu'apportait l'hôtesse.

Un haut-parleur annonça :

– Bonjour ! Nous sommes le mardi 20 octobre 2020. Nous atterrirons à 7 h 35, comme prévu. Il fait 14° au sol à Orly…

Sa voisine, déjà réveillée (elle lisait *Le Figaro* de la veille), lui tendit le journal. Il la remercia même si, dès le décollage, il s'était montré réservé et peu disert avec cette jeune femme qui cherchait à lier connaissance.

Il avait d'autres soucis en tête…

Il s'était rendu à La Réunion pour céder devant notaire le Domaine de la Rivière bleue et ses trente bungalows à Margot,

avec laquelle il avait rompu. À peine arrivé là-bas, il avait reçu un appel de Bohuslav : en se rendant chez Robert, son fils aîné, Gérard s'était crashé contre l'un des platanes bordant le canal de Girinville. Sa colonne vertébrale avait été touchée. Défiguré, la mâchoire en loques, il avait bredouillé le prénom de Rémi pendant son transfert à Bichat.

Reviens le plus vite possible, Rémi ! l'avait supplié Bohuslav.

Margot était parvenue à échanger son billet avec celui d'une locataire d'un bungalow mais entre-temps, son père avait succombé à ses blessures.

Pour couronner le tout, une grève des contrôleurs aériens avait entraîné l'annulation de tous les vols au départ de La Réunion, empêchant Rémi d'organiser les obsèques. La grève se prolongeant, il avait chargé Bohu de s'en occuper. Faire appel à Robert – ou plutôt Bob comme il exigeait qu'on l'appelle – était exclu, voilà des années que l'aîné s'était fâché avec son père.

Au téléphone, Bohuslav avait paru dévasté par le chagrin. Gérard et lui s'étaient connus au collège, en sixième. Le jeune Tchèque venait d'arriver à Paris, en proie à du harcèlement et des quolibets. Gérard l'avait pris sous son aile ainsi qu'un jeune Marocain, Mohamed (dit Mo) qui, une fois JFT coté en bourse, deviendrait son fidèle chauffeur.

Restait un mystère : le SMS laconique que Gérard avait adressé à Bob la veille de son accident. Pourquoi voulait-il se rendre chez son fils aîné ? Espérait-il se réconcilier enfin avec lui ? Interrogé, Bohu n'avait aucune réponse à cette question.

– Vous êtes le fils de Gérard Gémeaux ? lui demanda sa voisine en interrompant ses ruminations.

Devant sa mine interloquée, elle lui désigna le journal.

– Son décès a été annoncé. Et hier, j'ai entendu votre nom à l'appel des passagers. Vous lui ressemblez, on vous l'a dit ?

Elle pointa de l'index la photo jointe à l'article. Il approuva en soupirant. Encouragée, elle chuchota avec un sourire attristé :

– Toutes mes condoléances. Dites-moi, votre père était bien la dix-neuvième fortune de France ?

– Non : la trente-neuvième, mademoiselle. Vous avez mal lu.

La sécheresse du ton la dissuada de poursuivre. Être le fils d'un riche homme d'affaires rendait certaines femmes très intéressées. Et Rémi n'était pas pressé de remplacer Margot.

Il songeait à la tentative d'intrusion dans l'appartement de son père qui avait eu lieu cinq heures après son décès, alors que personne n'était au courant – sauf le SAMU, son frère et Bohu.

Quelqu'un s'était introduit sur la terrasse (en escaladant sans doute le balcon d'un appartement voisin) et avait fracturé le volet. L'alarme l'avait fait fuir et alerté les voisins.

Un hasard ? Il n'y croyait pas.

Sa douleur au plexus se manifesta et il sortit de sa poche une gélule de Modiol. Son père lui en envoyait une boîte deux fois par an, ce médicament introuvable le soulageait rapidement.

Comme il lui restait une heure à tuer avant l'atterrissage, il ouvrit son *Anthologie de la poésie française*. Un vieux cadeau de son père. Avec une tendre dédicace suivie d'une recette qu'il mettait un point d'honneur à honorer *: Lire une page chaque soir, un poème choisi au hasard. À relire et à méditer. Flaubert l'a assuré : pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps*.

Mauvaise pioche : il tomba sur *Les Jardins* de Jean Follain :

S'épuiser à chercher le secret de la mort…

Son esprit se remit à vagabonder du côté de Girinville où vivait Bob. Comment pouvait-on perdre le contrôle de son véhicule à cet endroit où la route, longeant le canal, était rectiligne ?

La dernière fois qu'une réconciliation avait été esquissée, c'était au cours du soixante-quinzième anniversaire de leur père, un somptueux repas aux *Misters de Paris*, le restaurant que Bohu avait ouvert près de la mairie du XVIII^e^– la communauté gay avait adopté le lieu, les serveurs y étaient des boys accorts et stylés. Gérard avait invité ses deux fils à dîner. Contre toute attente,

Robert était venu. Mais il n'avait pas desserré les dents. Au dessert, leur père avait commis une erreur : leur faire entendre un morceau de musique étrange et solennel, un poème en allemand chanté par une cantatrice : *O Mensch, gib acht!* J'aimerais qu'on diffuse ça pendant mon enterrement, leur avait-il confié. Robert avait ricané et il était parti sans écouter la fin. Depuis, il n'avait plus fait signe à son père.

L'atterrissage du Boeing arracha Rémi à ses réflexions.

L'avion n'était pas encore arrêté que la plupart des passagers s'étaient levés, y compris sa voisine qui le priait de l'aider à sortir son bagage. Elle lui tendit la main pour un au revoir furtif plein d'espoir. Il lui fit signe d'avancer, comme à vingt autres passagers, avant de se lever pour s'engager dans la travée. Il grimaça en dépliant ses jambes : douze heures de vol, c'était beaucoup, même en classe premium, surtout quand on mesurait un mètre quatre-vingt-cinq.

Il se sentit soudain très fatigué…

À quarante-deux ans, après quoi courait-il ? Cherchait-il à imiter son père ? Le rattraper ? Le dépasser ? Que voulait-il se prouver à lui-même ?

Gérard Gémeaux, lui, avait su s'arrêter : une fois veuf, il s'était séparé de ses propriétés pour se réfugier dans le quartier de son enfance. À deux pas du restaurant où le Tchèque, à quatre-vingts ans, continuait de travailler…

Dans le hall, Rémi fut l'un des premiers à pouvoir récupérer sa valise, ce qui lui permit d'échapper à sa voisine de vol.

Une fois le dernier portail franchi, il se dirigeait vers la file d'attente des taxis quand il eut la surprise d'apercevoir Bohuslav.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

– Je suis si content de te retrouver, mon petit.

L'ami d'enfance de son père avait le front dégarni, des poches sous les yeux et de nouvelles rides au coin des lèvres.

Sa longue moustache en guidon de vélo, d'ordinaire triomphante, semblait en deuil. Bohu avait toujours été un athlète qui

savait encaisser les coups – et Dieu sait si, en tant que gay, il en avait subi. Rémi n'était jamais parvenu à le tutoyer. Il lui parut vieilli, usé, même si son costume clair (un peu trop clair pour la saison) restait impeccable.

– Vous avez mauvaise mine. Vous semblez épuisé.

– Oui. J'ai dû affronter pas mal de formalités. Et ce n'est pas ton frère qui aurait pu s'en charger.

– Je sais. D'ailleurs papa ne l'aurait pas voulu.

– Bon, je te passe le relais. Eh, laisse-moi au moins ton bagage à main !

Refuser l'aurait vexé. Le Tchèque entraîna Rémi dans le parking souterrain et l'invita à monter dans une C3 Citroën.

– La même que celle qu'avait louée ton père, soupira-t-il.

Comme la plupart des Parisiens, Bohu n'avait plus de voiture. Au besoin, il en louait une chez Locacli, porte de Clignancourt, à deux stations de métro de son restaurant. Il lui désigna le joli cahier gris ourlé d'argent posé sur le siège passager.

– Les condoléances de ceux qui ont assisté à l'incinération hier.

– Tout s'est bien passé ?

– Oui. J'ai obéi aux instructions que Gérard m'avait laissées…

Ces instructions, c'était une feuille imprimée que Bohu avait insérée dans le cahier. Rémi possédait la même, son père la lui avait confiée dix ans auparavant.

Il y jeta un nouveau coup d'œil :

L'idéal serait une crémation au Père-Lachaise. On trouvera sur mon bureau une petite clé USB blanche dont la bande-son inclut les musiques destinées à être diffusées pendant la cérémonie. L'urne contenant mes cendres sera placée près du cercueil de mon épouse Aline.

– Et de ton côté, à La Réunion, poursuivit Bohu. Margot ?

– Elle va bien. Elle s'est trouvé un nouveau compagnon.

– Déjà !

– Oui. Brian est un Réunionnais plutôt sympa. Il a son âge.

Bohu réprima une grimace, risqua :

– Même pas jaloux ?

– Non. J'ai été presque surpris de considérer Margot sans désir. Ou plutôt… surpris de la considérer presque sans désir. Comme ces statues des musées qu'on admire en les sachant inaccessibles, vous voyez ?

S'il avait été fasciné par le physique de Margot, il lui trouvait rétrospectivement de nombreux défauts. Elle était superficielle, peu cultivée, elle fumait. Qui veut noyer son chien (ou plutôt son chagrin)…

– Votre liaison a bien duré trois ans ?

– Trois ans et demi. Mais c'est ma faute, Bohu : je m'attache à des femmes trop jeunes.

Le Tchèque, lui, avait vécu en couple avec un homme décédé depuis une quinzaine d'années. Quarante-cinq ans de fidélité. Peu d'hétéros pouvaient en compter autant. Depuis la disparition de son compagnon, il ne s'était plus jamais affiché avec un autre homme. Il restait muet sur sa vie privée.

– Et tu lui as cédé ton terrain, et les bungalows ? Un peu maso, non ?

Rémi sourit. Il avait toujours été un gentil. Une question d'éducation, il n'y pouvait rien. Souvent, il en était meurtri et il en voulait à ses parents – surtout à sa mère qui lui avait enseigné une morale catholique : tendre l'autre joue, présenter des excuses à ceux qui lui marchaient sur les pieds. C'était devenu un réflexe, il en était irrité. Il se jurait de veiller à devenir vindicatif mais le naturel reprenait le dessus.

– Je reste actionnaire, Bohu. Et intéressé aux bénéfices.

Son psy lui avait expliqué que dans un couple existaient souvent un dominant et un dominé. Le dominé, il le savait, ce serait toujours lui. C'était Margot qui avait rompu. Il avait refusé de se battre. Il savait le combat perdu. Il s'en remettrait, il avait l'habitude…

Tandis que la C3 s'engageait avec difficulté, au pas, sur un périph engorgé, il révéla à l'improviste :

– J'envisage de vendre aussi mon domaine des Trois Rivières, en Guadeloupe. Je garderai celui des Landes, j'y suis domicilié.

Cette décision, il venait de la prendre. Oui, il voyageait beaucoup, beaucoup trop, lui reprochait son père qui déplorait les tonnes de carburant produites par les charters de touristes : deux millions de personnes volent en permanence au-dessus de la Terre, lui avait-il appris un jour.

Longtemps, Gérard avait espéré que son fils cadet deviendrait un artiste. Un peintre ou un écrivain. Rémi avait choisi une autre voie. D'une certaine façon, lui aussi avait fait fortune. Alors pourquoi, à force de vouloir bien gagner sa vie, avait-il peu à peu l'impression de la perdre ?

– Jette un coup d'œil sur le cahier de condoléances, on a tout le temps ! lui conseilla le Tchèque en désignant le panneau lumineux qui affichait : *Porte de Clignancourt 24 minutes*.

Il parcourut les commentaires ; élogieux et brefs, ils n'avaient rien d'original. En marge, leurs auteurs avaient laissé leur signature (souvent illisible), parfois leur nom et leur prénom. Plus rarement une adresse mail ou un numéro de portable.

Neuf fois sur dix, Rémi n'aurait pas pu mettre un visage sous le nom du signataire.

– Beaucoup de monde, à la crémation ?

– Une centaine de personnes. Peut-être un peu plus.

– Robert était là ?

– Oui. Nous nous sommes salués. Je l'ai perdu de vue pendant la cérémonie.

– Parlez-m'en, Bohuslav. Il y a eu des discours ?

– Quatre ou cinq, entre chaque extrait musical.

– C'est vrai, papa avait tout prévu. Vous avez trouvé la clé USB ?

– Sur son bureau, près du carnet d'adresses. C'est moi qui ai accueilli les participants. J'ai remercié nommément d'être venus ceux que je connaissais. J'ai lu un bref hommage à ton père et invité ceux qui le souhaitaient à venir me rejoindre au micro pour parler de Gérard.

– Quels sont ceux qui l'ont fait ?

– D'abord Cazenave. Puis Mériaux, le plus vieil actionnaire…

– Je le connais. Comme aucune société privée n'avait plus d'avion disponible pour me rapatrier à Paris, je l'ai appelé pour lui emprunter son Falcon 7X, mais il était en révision…

– Il semblait bouleversé ; il a versé des torrents de larmes. Niogret a pris aussi la parole, il a lu un texte en vers de mirliton. Très mauvais. Plus personne ne s'est manifesté et il a fallu enchaîner deux ou trois morceaux. Pendant l'un d'eux, une inconnue nous a fait face pour chanter sur la musique.

– Elle a chanté ?

– Oui, un lied en allemand. Très au point. Impressionnant. À la fin de sa prestation, les participants ont applaudi. Moi aussi. Et ça n'a choqué personne. J'imagine que Gérard aurait été ravi.

Rémi soupira ; aujourd'hui, on applaudissait pendant les enterrements. Après tout, en Guadeloupe, voilà bien longtemps qu'on accompagnait le cercueil en fanfare.

– Cette femme, vous la connaissez ?

– Non. Enfin… il se peut qu'elle ait accompagné ton père une ou deux fois, dans mon restaurant, il y a cinq ou six ans. Mais je vois passer tant de gens ! Un peu plus tard, entre les deux derniers morceaux, Lasoufrière a voulu prendre la parole. Il a improvisé, c'était touchant mais interminable. J'ai dû l'interrompre. Une heure vingt s'était écoulée et la moitié des gens étaient partis. À la fin de la cérémonie, j'ai serré pas mal de mains… Difficile de me souvenir de tous ceux avec qui j'ai échangé. Ça n'en finissait pas.

– Pas grave. Et puis je dispose de ce cahier. Il me permettra de répondre aux condoléances.

– L'urgence, c'est de te rendre à la gendarmerie de Boisseux.

– Je sais. Un commandant m'a appelé plusieurs fois. Je dois y récupérer les affaires de papa. Sa pochette, son téléphone…

– Hier, nous avons dû quitter le crématorium très vite pour laisser la place à l'incinération suivante. Pas facile.

– Pourquoi ?

– Plein de gens voulaient papoter avec moi. Il commençait à pleuvoir. On s'est réfugiés dans le bistrot le plus proche. J'ai invité une quinzaine de rescapés à venir dîner aux *Misters de Paris*. Pour parler de Gérard. Et partager un bon repas.

– C'est très gentil à vous, Bohuslav.

– Ce n'était pas une corvée. C'est ce que ton père aurait voulu.

– Et Carl, vous l'avez vu ?

– Oui. Je l'ai aperçu de loin, au Père-Lachaise, à l'extérieur. Ton frère s'est éclipsé très vite avec lui. Et c'est très bien ainsi.

Carl hébergeait Robert dans un pavillon qu'il squattait. Voilà des années que Bob était sous l'emprise de ce petit malfrat. Au grand désespoir de Gérard…

– Et la tentative de cambriolage de l'appartement ?

Sans quitter la route des yeux, le conducteur hocha la tête.

– Tu soupçonnes Carl et ton frère, n'est-ce pas ?

Avant qu'il puisse répliquer, Bohu révéla :

– Moi aussi. Mais le mercredi 14, à 10 heures, au moment où l'on tentait de forcer le volet de la baie vitrée, nos deux lascars se trouvaient à la gendarmerie de Boisseux. Ils y avaient été convoqués. Un alibi en béton !

La C3 était enfin parvenue porte de Clignancourt.

– Au fait, les cendres de papa ?

– L'urne est toujours là-bas. J'ai pensé que tu serais content de la déposer toi-même à côté du cercueil de ta mère. Pour l'ouverture du caveau, il faudra prendre rendez-vous, tu t'en chargeras ?

Bohuslav laissa le véhicule chez Locacli. Il voulut entraîner Rémi vers le métro.

– Écoutez, je préférerais marcher. La rue Ramey n'est pas si loin. Et j'ai une valise à roulettes.

Il était étonné d'être aussi satisfait de retrouver la ville. À dix ans, il haïssait la foule. Toujours, il s'était promis de vivre au vert. Seulement voilà : la Guadeloupe, les Landes et La Réunion étaient de plus en plus fréquentées. Et se frayer un passage parmi les vacanciers sur une plage ou sous des pins lui semblait incongru,

presque indécent. Ici, boulevard Ornano, il n'était pas choqué d'être cerné de passants, de voitures, de bâtiments.

Ils contournèrent la mairie et parvinrent au croisement des rues Ramey, Ferdinand-Flocon, Marcadet et Eugène-Sue. Le restaurant était là, toutes lumières allumées malgré l'heure matinale.

– Tu entres boire un café, manger un ou deux croissants ?

– Non, on nous a servi un petit déjeuner dans l'avion.

– Viens donc dans l'arrière-cuisine. J'ai les vêtements de Gérard. Ils sont dans un état… tu veux les récupérer ?

– Je n'y tiens pas, Bohuslav. Faites-en ce que vous voudrez.

– Bon. J'ai sa montre, son alliance, sa carte Vitale… j'ai récupéré tout ça à l'hôpital.

Il les sortit de sa poche. La montre était très ordinaire. Un jour, son père lui avait déclaré : une montre est là pour donner l'heure, pas pour montrer au premier venu qui te la demande que tu paies l'ISF.

– J'aimerais rejoindre son appartement. Vous avez les clés ?

– Comme tu voudras. Les voilà.

Dès qu'il les eut en main, une peur irraisonnée le saisit. Cette passation de pouvoir était brutale, inattendue. Un sentiment jailli de la petite enfance, l'impression de ne pas être prêt.

– Ces clés, je vous en confierai un double. Je veux que vous puissiez continuer à entrer dans cet appartement. Bohuslav… vous voulez bien m'accompagner jusque-là ?

Ils n'eurent que cent mètres à faire.

Au bas de l'immeuble, alors que le Tchèque tapait un chiffre sur le digicode, une voix familière les héla.

– Salut ! On vous attendait.

C'était Robert.

Il portait son vieux blouson d'aviateur, une horreur que son frère affectionnait depuis toujours. Deux pas en retrait se tenait Carl, comme en embuscade.

Bob lança joyeusement :

– Vous allez bien depuis hier, mister Griocek ?

Bohuslav ne semblait pas ravi.

– Vous nous guettiez depuis quand ?

Robert avait saisi son frère aux épaules et il le serrait contre lui, dans un geste d'affection inhabituel. Négligeant de saluer le Tchèque, il désigna le bistrot qui faisait face à l'impasse.

– Je savais que vous viendriez tous les deux ici. Rémi m'avait transmis l'heure de son arrivée à Orly.

– Tu aurais pu aussi bien m'attendre à l'aéroport, Bob !

– Je me doutais que le vieux copain de Gégé s'en chargerait.

Carl n'avait pas bougé. Son costume clair sans cravate ne parvenait pas à dissimuler son allure de mauvais garçon. Peut-être à cause de sa coupe de cheveux négligée, de son dos voûté et de ce sourire supérieur qui ne quittait pas son visage buriné. Si Bohuslav ne lui accorda pas un seul regard, Rémi se força à aller lui serrer la main.

– Vous allez bien, Carl ?

– Ouais, c'est cool.

Entre-temps, la porte de l'immeuble s'était ouverte.

Le Tchèque fit signe à Rémi d'entrer. Mais Robert le devança. Furieux, Bohuslav lui barra la route de son bras. Bob n'insista pas mais il grogna doucement :

– Là, mec, va y avoir un problème.

Prenant son frère à témoin, il ajouta :

– Tu veux monter dans l'appartement de Gégé ?

– Bien sûr. Là-haut, il y a des choses à faire. Ne serait-ce que répondre à ceux qui se sont rendus à l'incinération. Au fait, Bohuslav, le carnet d'adresses ?

– Je l'ai remis à sa place. Sur le bureau.

– Papa a toujours laissé les clés de son appartement à Bohu, expliqua Rémi.

– Je sais. Mais ça, c'était hier. Ce matin, t'es là. Et les clés, maintenant, tu les as.

C'était vrai : il les tenait à la main.

– Et l'appart, il est à nous. À nous deux. Moi, j'ai le droit d'y pénétrer. Au même titre que toi. Mais pas lui.

Pour la première fois, Robert et Bohuslav s'affrontèrent du regard. Ce dernier capitula en contenant visiblement sa fureur.

– Je te laisse, Rémi. Si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver.

Le Tchèque poussa du pied le bagage dans le vestibule et recula d'un pas. Carl en profita pour avancer jusqu'au seuil.

– Et lui ? fit alors Bohu d'une voix égale sans esquisser un geste. Dis-moi, Bob, il a le droit de t'accompagner, lui ?

Pendant une seconde de flottement, on n'entendit plus que le ronflement des voitures dans la rue Ramey, toute proche.

– Carl ? jeta enfin Rémi. Tu vas nous lâcher les baskets. Et nous laisser gentiment entrer dans l'appartement. Seuls.

Comme l'autre grimaçait, Bob finit par approuver :

– OK, on fait comme ça, les gars. Carl ? Retourne au bistrot. Et attends-moi là-bas.

*

Quand la porte du vestibule se referma sur eux, Rémi fut soulagé. Les frères prirent l'ascenseur ; ils n'échangèrent pas un mot jusqu'au huitième et dernier étage.

Le palier, illuminé par une verrière, était impeccable, à l'image de cet immeuble dont Bohuslav avait présidé à l'édification. C'était l'une des rares constructions récentes de ce quartier de Montmartre, protégé par l'architecte des bâtiments de France.

À côté de l'appartement de Gérard Gémeaux se trouvait un deux-pièces occupé par un couple de retraités. Rémi les savait absents pendant la moitié de l'année.

– Qu'est-ce que t'attends ? fit Bob.

Rémi se décida à ouvrir la porte – blindée, munie de trois serrures. Cet appartement, il le connaissait. Il avait pourtant l'impression de violer un tombeau.

Robert entra le premier. Au même instant, une horloge toute proche sonna, égrenant lentement neuf coups. Comme pour saluer leur arrivée.

– Incroyable ! jeta Bob en désignant le carillon Henri II sur le mur du vestibule. Cette mocheté est toujours là ?

Il n'avait pas tort : l'objet, incongru, n'aurait pas coté vingt euros en brocante. Mais il avait appartenu à la grand-mère de leur père et il ne s'en était jamais séparé.

Rémi ouvrit la fenêtre vitrée de la pendule et appuya sur un interrupteur.

– C'est quoi ?

– L'alarme. Avant de sortir de l'appartement, tu la mets en fonction. Tu as trente secondes pour sortir. Quand tu entres, tu as trente secondes pour la neutraliser. Le dispositif complet se trouve dans le placard. Le trousseau a aussi un biper qui permet de désarmer l'alarme. Mais je ne m'y fie pas, la pile peut tomber en panne.

– OK, tout ça, c'est bon à savoir.

Bob avisa, entre le carillon et le fameux placard, un panneau de bois garni de plusieurs trousseaux. Il s'empara du premier, identifiable grâce au biper gris semblable à celui du trousseau de Rémi.

– C'est le double des clés de l'appart, non ?

– À première vue, oui.

– Tu vois un inconvénient à ce que je le garde ?

Son frère avait raison : il disposait des mêmes droits que lui. En même temps, il repensa à l'effraction de l'avant-veille. Dont ni Bob ni Carl ne pouvaient être les auteurs. Résigné, il déposa valise et bagage à main dans le vestibule et maugréa :

– Tu es vraiment pressé.

– Ouais. Et contrarié que ce foutu pédé ait pu entrer ici avant nous.

– En l'absence de papa, Bohuslav venait comme il le voulait. Carl t'a sûrement confié ses clés, non ? Tu vis toujours avec lui ?

– Pas avec, mec ! On n'est pas des tantouzes. Carl m'héberge dans son pavillon, c'est un pote, voilà tout.

Rémi faillit protester, ce pavillon n'est même pas le sien ! Mais il changea de sujet. Avec Bob, la dispute n'était jamais loin.

– Qu'est-ce que tu redoutes, Robert ?

– Pardi, qu'il ait pu accéder au compte bitcoin ! D'ailleurs, il a encore des actions dans la société, non ?

– C'est ridicule.

Pas une seconde il n'imaginait que Bohuslav ait eu des visées sur l'argent de son plus vieil ami.

– D'après toi, qui en possède le code d'accès ?

Cette question, Rémi ne se l'était encore jamais posée.

– À mon avis personne. Personne d'autre que papa.

– On est d'accord. Et il est mort. Ce qui signifie que la voie est libre. Il ne t'a pas confié le code ?

– Tu sais bien que non.

Son frère ne semblait pas mettre sa parole en doute.

– Ce code, Gégé l'a forcément noté quelque part. Ici. Dans son appart. À côté de son ordinateur.

– Allons, il devait le connaître par cœur !

– Impossible.

La certitude de son frère l'ébranla.

– Attends, Bob… quand tu te connectes sur un compte bancaire ou sur ta messagerie, tu ne connais pas ton mot de passe ?

– Non, pas toujours. Chaque mois, plein de sites me demandent de le modifier. En glissant ici ou là une majuscule, un chiffre, un point-virgule ou des guillemets. Alors je finis par me mélanger les pinceaux. Faut bien que je note quelque part à qui ou à quoi correspond mon nouveau mot de passe ! Pour le compte en bitcoins, la clé d'accès est longue. Compliquée. Tordue. Impossible de s'en souvenir. Il a fallu que Gégé la note, crois-moi.

– Eh… comment peux-tu savoir tout ça ? Tu possèdes déjà un compte bitcoin ?

– Non. Mais j'aimerais bien. Et tant qu'à faire, je prendrais volontiers le relais de celui de pa… de Gégé. Avec toi, bien sûr.

Dans la pénombre, les frères s'affrontèrent en silence. Ici, dans ce vestibule ne filtrait que la vague clarté du séjour voisin, dont l'unique porte-fenêtre était fermée par un volet roulant. Celui que des intrus avaient tenté de forcer six jours auparavant.

– Avant qu'on aille plus loin, reprit Bob, j'aimerais que ce soit clair entre nous. Jusqu'ici, j'ai eu une vie de merde.

Il s'interrompit, attendant une réplique du genre, mais ça, tu l'as bien cherché. Rémi ne réagit pas, il ne voulait plus tomber dans ce piège.

– Tu vois, j'aimerais qu'on reparte à égalité. Même si le vieux m'a défavorisé. Il me détestait.

– Non, Bob. Tu te trompes.

– Maman, elle, m'aimait.

Ce souvenir brutal fut murmuré à mi-voix. Un silence. Puis :

– Surtout quand j'étais petit…

Aline avait eu un rôle dans le méchant destin de leur fils aîné : après l'avoir chouchouté, cajolé, elle l'avait délaissé six ans plus tard, quand son second fils – lui, Rémi – était né. De ce combat souterrain, il était sorti vainqueur. Sans effort, ignorant du conflit qui l'avait transformé malgré lui en ennemi aux yeux de son aîné : perdant buté et dépité, ce dernier s'était enfoncé dans la défaite avec un plaisir masochiste. Aujourd'hui, il allait avoir cinquante ans et *toute une vie bien ratée*, comme l'avait titré autrefois Pierre Autin-Grenier.

– Bob ? Je ne crois pas que papa t'a déshérité.

– Attends… tu ne *crois* pas ? Qu'est-ce que t'entends par là ?

– Il a laissé un testament chez son notaire.

– Quoi ? Tu le savais et…

– Je n'en savais rien ! C'est Trébuchet qui m'a appelé et me l'a appris, il y a trois jours.

– Trébuchet ?

– L'expert-comptable de papa – enfin, de JFT.

Bob laissa échapper un ricanement.

– C'est bien ça : Gégé laisse un testament et ses enfants sont même pas au courant ! On parie qu'il abandonne sa fortune aux Restos du cœur ? Ou aux apprentis d'Auteuil ?

– Non, il n'a pas pu faire ça.

– Rappelle-toi : quand on était ados, Gégé nous a dit qu'il nous ferait pas de cadeau ! Il jugeait l'héritage injuste !

Exact. Rémi se souvenait que leur père répétait en public : *de quel droit les enfants disposent-ils des biens que leurs parents ont si durement acquis pendant leur vie ?*

Devenu homme d'affaires, il avait gardé des principes de gauche. Pire : utopistes.

– Il a dû s'arranger pour me déshériter !

– Inutile de gamberger, Bob. On va prendre rendez-vous chez le notaire. On sera vite fixés.

– Autre chose. Rassure-moi : Gégé était domicilié en France ?

– Oui. Tu sais bien qu'il vivait ici.

– La propriété de Neuilly ?

– Il s'en est séparé depuis belle lurette.

– Et sa petite maison au Maroc ?

– Il l'a vendue à la maman de Mo, tu ne t'en souviens pas ?

– Son fidèle chauffeur. C'est vrai : ce bougnoule a bien su l'exploiter, lui aussi ! Gégé lui a fait un vrai cadeau.

– Pourquoi toutes ces questions ?

– Parce que si t'es domicilié à l'étranger, c'est le moyen de contourner la loi française si tu veux déshériter tes enfants. Tu te rappelles, la succession de Johnny ?

Excédé, Rémi soupira, voilà une demi-heure qu'ils débattaient dans le vestibule. Il prit son frère par l'épaule et l'entraîna dans le grand séjour où Robert jeta son blouson d'aviateur sur le canapé avant de renchérir :

– En tout cas, pour le compte bitcoin, on fera le partage cinquante cinquante. Quoi qu'il arrive. T'es d'accord ?

– On n'en est pas là, Bob. Si ça se trouve…

– Stop ! Regarde-moi dans les yeux.

C'était un jeu datant de leur petite enfance. Jusque-là, aucun d'eux n'avait triché. En un éclair, dans les traits prématurément vieillis de son frère, il entrevit le jeune adulte qu'il avait connu, à l'expression fraîche et bienveillante. Un aîné prêt à guider un petit frère mal dégrossi, timide et peu sûr de lui.

– Répète après moi : je suis d'accord, que ce soit toi ou moi qui déniche le mot de passe et quel que soit le contenu de ce foutu testament, on partage ce que contient le compte bitcoin.

À cet instant, il pressentit que Bob en savait plus que lui. Et il devina qu'accéder à ce compte n'était pas gagné. Si leur père avait gardé le code en mémoire sans le noter quelque part, l'argent serait perdu. Pour eux. Mais sans doute pas pour la banque virtuelle. Au XX^{e} siècle, il le savait, des sociétés d'assurance avaient hérité de millions d'euros d'assurances décès, faute d'avoir un signe de ceux qui étaient en droit de les réclamer : combien d'héritiers potentiels ignorent l'existence de ces comptes ?

Si cet argent restait inaccessible, cela ne changerait rien à sa vie : voilà longtemps qu'il était à l'abri du besoin.

Pour son frère, c'était une autre histoire…

Il soutint son regard pour affirmer, d'une voix claire et calme :

– C'est tout à fait régulier, Bob. On fera moitié-moitié.

– Même si c'est toi qui découvres la clé.

– Que ce soit toi ou moi. Oui, Bob. C'est juré.

– Bon. Maintenant, au boulot. Tu sais ouvrir les volets ?

Cette question lui fit prendre conscience que Robert n'était jamais entré dans cet appartement.

2

Le volet roulant se leva lentement…

Quand les bénéfices de JFT avaient monté en flèche, Gérard Gémeaux s'était séparé du trois-pièces de la rue Simart (un logement social) pour acheter une propriété à Neuilly : douze pièces, trois cents mètres carrés habitables, un petit parc avec étang. Il avait dû embaucher un gardien, un jardinier, un chauffeur (Mo, son autre ami de collège), un expert-comptable (Trébuchet, déjà…) et fréquenter les voisins de ce quartier huppé. Pour s'intégrer, il s'était mis au diapason : ameublement, vêtements, véhicules, décoration… Désormais, déposer ses enfants au collège avec voiture et chauffeur était un rite obligé. Très vite, ce jeu épuisant l'avait irrité et lassé.

Veuf, conscient que ses fils devenaient accros à cette existence facile, il leur avait loué deux chambres de bonne près de La Sorbonne. Puis il avait vendu la propriété et s'était installé dans le quartier de son enfance, entre l'école de la rue Ferdinand-Flocon où il avait appris à lire, et le collège de la rue de Clignancourt, rebaptisé depuis CES Roland-Dorgelès. Mo et Bohuslav habitaient à deux pas.

Peu à peu, le soleil inonda le séjour, tapissé d'une immense bibliothèque ; sur le mur opposé, encadrant un Clavinova noir, des centaines de CD et de vinyles du siècle dernier s'entassaient jusqu'au plafond. Tous étaient classés par ordre alphabétique d'auteur comme l'indiquaient les étiquettes glissées entre les livres et les disques (des mentions manuscrites avec l'écriture penchée de leur père).

– Eh… grommela Bob, c'est une vraie médiathèque !

Il sortit un coffret de CD. Un autre. Un troisième.

– Bach, Beethoven, Bizet… que de la musique classique ?

– Je crois, oui. Papa n'était pas fan de rock. Ni de slam.

Sur le pupitre du piano numérique, une partition était restée ouverte. La sonate *D. 960* de Schubert. Leur père s'était-il remis à étudier le piano ?

– Tu te souviens, Bob, du Bösendorfer de Neuilly ?

– Le quoi ?

– Le grand piano de concert.

– Tu parles d'une connerie ! Moi, je croyais que c'était pour la déco. Mais non, Gégé s'était mis en tête de nous apprendre à en jouer. Qu'est-ce que ça me gonflait ! Heureusement, on a fini par y échapper.

Rémi avait lui aussi abandonné solfège et piano. Pour imiter son frère, se montrer solidaire. Plus tard, il l'avait regretté. Leur père aurait dû insister, les obliger…

– Au fait, ce piano, il coûtait bonbon ! Tu sais ce que Gégé en a fait ?

– Je crois qu'il l'a restitué au magasin et mis en location à son nom. On devrait remettre la main sur ce dossier…

– Ouais. Encore des factures à payer, des contrats à annuler. Tous ces bouquins… incroyable ! Et totalement inutile.

– Comment ça ?

– Sur Internet, tu trouves ce que tu veux. Cette bibliothèque, elle pourrait tenir dans un seul e-book. Ou sur une clé USB.

Rémi approuva en souriant. Son père lui avait justifié un jour cette forme de fétichisme : enfant, il avait été privé de livres et de

disques. Adulte, il avait enfin acquis ce qu'il n'avait jamais pu s'offrir autrefois. Une forme de revanche que les moins de cinquante ans ne pouvaient pas comprendre.

Le regard de Bob tomba sur l'un des tableaux qui ornaient le troisième mur. Un nu de Degas. Une copie.

Mauvaise pioche, songea encore Rémi, parce que l'original de cette œuvre était à l'origine de la brouille définitive entre le père et le fils aîné…

Alors qu'ils habitaient Neuilly et que Gérard Gémeaux voyait grossir sa fortune, il avait acheté ce tableau chez Christie's. Un million et demi d'euros. Son objectif était de placer désormais ses bénéfices dans des œuvres d'art.

Trois mois plus tard, la maison était cambriolée et le tableau envolé. Leur père avait porté plainte. L'enquête avait abouti à la conclusion que le vol était l'œuvre d'un proche. Robert avait été soupçonné, interrogé… et confondu. Il avait avoué avoir revendu le tableau à un receleur pour le dixième de son prix.

Gérard Gémeaux avait tenté de retirer sa plainte. Il espérait régler le problème en famille. Mais le vol impliquait cinq personnes, dont un riche commanditaire déjà condamné ; Robert écopa de six mois de prison. Avec, à la demande de son avocat (grassement rétribué) un aménagement de peine. Que le coupable gâcha un an plus tard en récidivant pour recel de drogue. Ce qui mit Gérard en fureur : à vingt-huit ans, Robert n'avait pas achevé ses études et il accumulait les mauvaises fréquentations. Son père lui avait alors coupé les vivres. Et Robert ne lui avait plus fait signe. À de rares occasions, Rémi servait d'intermédiaire.

Quant au tableau, Gérard Gémeaux l'avait cédé au musée d'Orsay au titre d'une dation, en paiement de plusieurs années d'impôts. Il s'était consolé de sa perte en acquérant une copie de l'œuvre.

Après un long silence, Robert haussa les épaules et s'exclama :

– Bon, tu vois la différence, toi, entre ce truc et l'original ?

Il alla s'affaler sur l'immense canapé qui occupait le centre de la pièce. Un lieu stratégique, dans l'axe des enceintes JMlab que Rémi avait conseillé à son père d'acheter. Du haut de gamme.

De là, on avait une vue sur la terrasse et l'horizon. Au-dessus d'arbustes nains et de plantes vertes se dressaient, à moins d'un kilomètre, le dôme et le campanile du Sacré-Cœur, inondés de soleil à cette heure.

– Il avait bon goût, Gégé. L'appart est confortable. Le vieux Tchèque l'a gâté. Parce que c'est du sur-mesure, non ?

Il revint dans le vestibule et ouvrit deux portes. L'une donnait sur des WC ; l'autre sur une petite cuisine dotée d'une table escamotable sur laquelle deux personnes auraient pu déjeuner.

– Il y a combien de chambres ?

– Une seule. On y accède depuis le séjour. Tu veux la voir ?

Face au lit, soigneusement fait, une commode Louis XIV en bois naturel supportait un écran télé. Sur la table de nuit, trois livres s'entassaient au-dessus des magazines *Lire, La Recherche, Diapason* et le *Classica* d'octobre.

L'unique fenêtre, sans rideaux, donnait sur une cour étroite et un mur aveugle.

Bob explora les placards et jeta un coup d'œil dans la salle de bains attenante. Elle était étroite et sommaire : une douche à l'italienne et un lavabo.

Il saisit le gobelet de plastique qui contenait un tube de dentifrice entamé et une brosse à dents.

– Et le vieux vivait là ? Seul ?

– Apparemment, oui.

– Tu veux dire que depuis la mort de maman, il n'a fréquenté aucune nana ?

– Je n'en sais pas plus que toi. Sur ce sujet, papa n'était pas bavard. Je ne lui ai jamais posé de questions.

Toutefois, il savait que son père avait connu trois ou quatre femmes et vécu quelque temps avec elles. Aucune n'avait trouvé grâce à ses yeux. Et Rémi en ignorait tout.

– Au fait, reprit Bob, à ce sujet, je t'en pose pas beaucoup non plus. T'es toujours avec la même fille… elle s'appelle comment, déjà ?

– Margot. Non, on vient de se séparer.

Inutile de se perdre en détails, son frère s'intéressait peu à sa vie privée. Comme sa question, inattendue, le touchait malgré tout, il la lui renvoya.

– Et toi, toujours célibataire ?

– Moi, ça va. Je m'débrouille, tu sais bien.

Longtemps, Bob avait entretenu une vocation de don juan. Ses conquêtes se succédaient rapidement.

– Tiens, j'y repense : au Père-Lachaise, une nana m'a abordé, elle m'a pris pour toi.

– Une jeune femme ?

– Ouais. La trentaine. Grande. Bien sapée. Plutôt canon. Le genre mannequin de chez Dior.

– Et elle voulait me voir ?

– Faut croire. Moi, j'étais à l'extérieur, en train de fumer une clope. Elle m'a rejoint et demandé si j'étais Rémi Gémeaux. Quand je lui ai dit : non, son aîné, et que t'étais bloqué sur l'île de La Réunion, elle a gentiment souri et tourné les talons.

– Elle est repartie ? Comme ça ?

– Affirmatif. Sans poser d'autres questions.

Il était perplexe. Déjà, Bob déclarait, désignant le séjour :

– Finalement, c'est un simple F2 !

– Tu veux rire ? Cette pièce a soixante mètres carrés. Et la terrasse presque autant. Viens voir.

La baie vitrée ouverte, une marée sonore monta jusqu'à eux. Malgré cela, cette terrasse était un enchantement : leur père y avait installé une balancelle, un salon en rotin et une table en mosaïque sur laquelle il devait aimer manger, lire ou travailler. Bob alla tester l'un des quatre fauteuils en fer forgé.

– Pas mal. On a une jolie vue sur les toits. Y a aucun vis-à-vis ?

– Non. Grâce aux plantes grimpantes, on peut même bronzer intégral.

– D'après toi, il vaut combien, l'appart ?

Il aurait dû s'attendre à la question.

– Je n'en sais rien. Il faudrait le faire estimer par une agence immobilière. Pourquoi, tu envisages de le vendre ?

Son frère haussa les épaules.

– Évidemment ! Tu voudrais le garder ?

Une semaine auparavant, il aurait répondu non. Il se surprit à hésiter.

– Écoute, Bob, il n'y a pas urgence.

– Si ! Sauf si on débloque l'argent du compte. Avec lui, on pourra s'offrir bien mieux que ça. Bon, on passe aux choses sérieuses ? Tu fermes la porte-fenêtre ?

Il obéit. Son frère s'installa dans le fauteuil de cuir noir à roulettes ; il faisait face à un bureau Empire muni d'un tiroir central et de cinq autres, plus étroits, sur le côté droit.

Anachroniques, un écran et une imprimante-scanner trônaient sur ce meuble vieux de deux siècles. Entre eux, un petit cadre en bois : la photo en noir et blanc du mariage de leurs parents. Les mains encombrées de bouquets, ils posaient, jeunes et souriants, à la sortie de la mairie du XVIII^{e} arrondissement.

Près du carnet d'adresses toilé, on trouvait encore un porte-cartes truffé d'enveloppes vierges, de lettres décachetées. Et un antique plumier d'écolier en bois dont les casiers abritaient stylos, crayons, gommes, trombones et deux clés USB noires.

Au pied du bureau (doté de pattes griffues en bronze !) se dressait la colonne grise d'un ordinateur de salon.

– T'as vu la bécane ? Encore une antiquité ! Gégé aurait quand même pu s'offrir un truc plus récent et moins encombrant. Il avait sûrement un autre ordinateur, un portable ?

– À ma connaissance, non. Un simple iPhone. Et j'ignore où il est.

– Moi, je le sais : à la gendarmerie.

– Tu es allé le réclamer ?

– J'ai été convoqué là-bas avec Carl, le lendemain de l'accident, pour y faire une déposition. Quand j'ai voulu récupérer les affaires

de Gégé, on a refusé de me les donner. Va comprendre ! Cela dit, le vieux n'a sûrement pas noté le mot de passe sur son téléphone.

Rémi approuva. Lui-même évitait d'inscrire sur le sien des données trop personnelles, un téléphone portable se perd ou se vole si facilement…

– Donc le code est forcément ici, affirma Bob en écartant les bras. À portée de main.

Il s'empara du carnet d'adresses et l'ouvrit.

En haut à gauche, leur père avait inscrit SS suivi de son numéro de sécurité sociale. Plus bas, SG pour Société Générale, accompagné des chiffres de son compte bancaire.

C'est au bas de la même page 2, cartonnée, qu'était inscrit, à la main et au stylo-plume : C B : O7&!w9/*jX

– Eh bien nous y sommes ! s'écria Rémi.

– Ça, assura Robert, c'est son compte bitcoin.

– Ce n'est pas ce qu'on cherche ?

– Non. Ce truc, c'est comme un RIB, ça peut circuler partout, ça permet à n'importe qui d'accéder au compte et d'y verser de l'argent.

– C'est tout de même précieux, je vais le recopier.

Il tira du porte-lettres un carton publicitaire de JFT, y inscrivit les dix signes du compte et le glissa dans sa poche.

– Pour retirer du fric, expliqua son frère, c'est une autre histoire. Il faut un mot de passe beaucoup plus long. Il est pas inscrit là-dedans. À moins que… donne-moi le carnet d'adresses ! ajouta-t-il en s'en emparant pour le feuilleter lentement.

À chaque lettre alphabétique figuraient des dizaines de noms et de prénoms avec coordonnées postales, téléphoniques, adresse e-mail… Certaines mentions étaient barrées ou surchargées ; on devinait la marque du Tipp-Ex sous l'encre du stylo.

Irrité, Bob examina de près la première et la dernière page, où étaient cette fois notées les dates de fin d'abonnement à des magazines… rien qui ressemblât à un code chiffré.

– Quel bordel, là-dedans ! Comment tu veux t'y retrouver ?

Il retourna le clavier de l'ordinateur et l'examina de près. Rien n'y était inscrit ni collé. Puis il ouvrit le tiroir central du bureau, sans même avoir besoin de tourner la clé de la serrure de bronze. Là s'entassaient une trentaine de dossiers identiques de couleurs différentes. Tous portaient la mention JFT et le chiffre d'une année.

– Les comptes de la société. Imprimés sur papier… on rêve !

– Papa se méfiait de l'informatique. Il a fait des copies. Par sécurité. C'est normal.

– C'est ridicule ! Le comptable a forcément un double de ces documents. En même temps, t'as raison, la clé peut être ici…

– La clé ?

– Celle du compte, Rémi !

Il était stupéfait : son frère l'avait appelé par son prénom. Voilà des années qu'il ne l'avait pas fait. Il est vrai qu'ils se voyaient peu, chaque fois en temps limité.

Bob feuilletait les comptes d'un œil attentif. Rémi sourit.

– Tu t'intéresses à la société de papa, maintenant ?

– Je vérifie qu'il n'a pas glissé le code ici ou là. Il aurait pu souligner ou surligner un truc. Bon, on épluchera ça plus tard.

Le premier des cinq tiroirs latéraux contenait des factures de téléphone, de gaz, d'électricité, des souches de chéquiers et des relevés bancaires parfois vieux de plusieurs années ; le premier de la pile datait du mois dernier.

Bob lut les chiffres à voix haute et émit un sifflement admiratif.

– Le PEA approche cinq cent mille euros. Idem pour l'assurance-vie. Mais tout ça, si on le retire, c'est soumis à l'impôt, non ?

– Bien sûr.

– Y a soixante mille euros sur le compte courant. Pas mal. Il reste l'argent de la société… Tu sais combien cote l'action JFT ?

– Autour de mille euros.

– T'es actionnaire, non ?

– Oui. J'en possède un petit dixième. Bohuslav aussi. Papa doit en avoir 33 ou 34 %.

– Donc, j'ai droit à… 17 % ?

Cette évidence lui avait échappé : si Bob vendait les actions dont il allait hériter, Bohuslav et lui ne disposeraient plus de la majorité.

– En théorie, oui.

Bob esquissa une grimace.

– L'agence bancaire est à deux pas, rue Ordener. Faudra qu'on y fasse un saut.

– À quoi bon ? Les comptes sont bloqués, Bob ! Nous devrons passer par le notaire.

– Je m'en doute. Mais je veux savoir si le vieux avait un coffre.

– Ça m'étonnerait. Souviens-toi : à la mort de maman, il a vendu ses bijoux.

– Dans le coffre, il pourrait y avoir du liquide. Des titres au porteur. Et le numéro du compte bitcoin ! Bon, voyons les autres tiroirs…

Le deuxième regorgeait de provisions de rubans adhésifs, de tubes de colle, de cartouches de stylos.

Bob saisit plusieurs disquettes, des CD ou des DVD.

– Des pilotes d'imprimantes, des versions périmées de Word. Il gardait tout ça ? Faudra quand même vérifier leur contenu.

Dans le troisième s'entassaient des rames de papier A4, des paquets vierges de Post-it. Dans le quatrième tiroir s'alignaient, classés par années, des dizaines d'agendas minuscules, format 10 x 6 cm. Jusqu'en 2019. Celui de 2020, songea Rémi, devait se trouver dans la pochette du défunt, à la gendarmerie de Boisseux.

Bob hésita avant de saisir le carnet de 2018.

Il l'ouvrit au hasard. Au 17 février, où était inscrit :

6° Gris.

Déjeuner MdP.

Appel Rémi 3R 40 ans

Relu Un cœur simple et Hérodias.

4e et 11e de Chosta, dir Kondrachine. Très fort.

Et plus bas, à 21 heures :

Mezzo : Barbe Bleue de B. Bartok, long (3 h 30) mais TB.

– Tu traduis ? murmura-t-il en tendant le carnet à son frère.

– Chaque jour, papa notait la température et la météo. Le 17 février, il a dû déjeuner avec Bohuslav dans son restaurant.

– Et il t'a appelé ? Pour tes quarante ans ?

– Oui. J'étais en Guadeloupe, au domaine des Trois Rivières.

– Et c'est quoi, *Un cœur simple, Hérodias, 4e et 11e…* ?

– Des nouvelles de Flaubert. Et deux œuvres d'un compositeur russe. Il a dû lire et écouter de la musique. Le soir, il a regardé un opéra à la télé sur Mezzo, une chaîne cryptée.

– Passionnant. Et tu sais pourquoi il notait tout ça ?

– Une manie. Un tic. Comme on se brosse les dents le matin et le soir. Chacun son truc, non ? Qu'est-ce que tu cherches ?

– C'est simple. Imagine que t'as une opération financière à faire. Placer de l'argent. Un million. Comment tu fais ?

– Cette question ! Je vais à la banque et…

– Non. Je te parle d'un compte bitcoin. Tu ne peux le faire que via Internet. Pour y accéder, tu dois inscrire un code long et compliqué. Tu fais ça où ? Et comment ? En voiture ? Dans le métro ? Au restaurant, avec des clients inconnus à côté ?

– Non. Plutôt au calme. Chez moi.

– On est d'accord. Pour transférer son fric, Gégé était donc ici. Là où je suis assis. Il avait son mot de passe à portée de main. Noté quelque part. Où ? C'est ce que j'aimerais savoir.

Il remit le calepin toilé à sa place et ouvrit le dernier tiroir.

Il contenait un vrai bric-à-brac : un sulfure presse-papiers. Une vieille règle d'écolier. Une pipe d'écume sculptée à la main – celle de leur grand-père paternel. Une paire de lunettes – la dernière portée par leur mère. Une ammonite découverte en 1980 dans une carrière du Lot. Une statuette en résine d'Anubis, achetée lors d'une croisière en famille sur le Nil. Le carnet de bal, en ivoire, de leur grand-mère maternelle.

– Des reliques ! ricana Bob.

– Pas seulement. Souviens-toi. Le sulfure, la pipe, la statuette, le fossile… c'étaient les trésors à découvrir !

Avant qu'ils emménagent à Neuilly, les frères passaient les vacances chez leurs grands-parents, dans une ferme, en Picardie. Quand il arrivait, en août, leur père mettait au point, dans la forêt proche, d'interminables courses au trésor. Il jalonnait ces jeux de piste de devinettes, de rébus. La réussite de JFT et l'achat de la villa de Neuilly avaient mis un terme à ces étés joyeux.

– Tu parles… des jeux de con.

– Ah non ! Ne sois pas injuste !

Cette fois, il se fâchait pour de bon : il refusait de salir ces souvenirs communs. Bob fit machine arrière aussitôt.

– T'as raison, c'était le bon temps. Mais c'est si loin…

Ce revirement inattendu lui mit du baume au cœur. Faire resurgir les moments privilégiés qu'ils avaient vécus ensemble était le seul moyen d'amadouer Robert. De le convaincre qu'il était moins mauvais qu'il ne l'affichait, avec cet entêtement masochiste et provocateur.

– Ouais ! Ses montres !

Leur achat datait de la période *nouveaux riches*.

– Trois Breitling… et sa Rolex ! Ça t'intéresse ?

– Peut-être, oui. J'aimerais en avoir une. En souvenir. On peut voir ça plus tard, non ?

– OK. La clé du compte n'est pas ici. Reste l'ordinateur… Tu notes tes codes secrets sur ton ordi, toi ?

– Non. J'ai un carnet qui ne me quitte jamais.

Rémi le sortit de sa poche intérieure. Il y inscrivait le titre d'un ouvrage, le numéro d'un actionnaire à rappeler, la date d'un anniversaire à souhaiter… Depuis qu'on lui avait dérobé deux téléphones (en réalité, il avait oublié le dernier dans un restaurant), il utilisait ce calepin. Comme son père, se surprit-il à songer. Ses divers codes d'accès étaient disséminés dans les pages centrales, peu accessibles aux yeux d'un inconnu en cas de perte ou de vol.

Sur le fauteuil, Bob s'agitait. Il mit l'ordinateur en fonction.

– Gégé aurait inscrit le code dans un fichier ? T'y crois, toi ?

– Non. Pas fiable : un disque dur, ça peut mourir.

– Sauf s'il y en a deux. C'est sûrement le cas.

L'écran s'alluma, afficha GÉMEAUX *Bienvenue* en même temps qu'apparaissait plus bas le mot *password ?*

– Merde ! Y a aussi un code d'accès. Tu le connais ?

– Non. Même Bohuslav l'ignore.

– Quoi ? Il a eu le culot de se connecter ici ?

– Oui, à ma demande ! Il fallait bien qu'il accède à la messagerie de papa pour envoyer un mail à ses correspondants. Et il n'a pas pu le faire.

Son frère réfléchit. Il finit par approuver.

– Que Gégé ait interdit l'accès à ses données, c'est plutôt bon signe. Signe qu'il y a des infos confidentielles là-dedans. Et même, qui sait, la clé du compte ? Mais là, on va devoir faire appel à un spécialiste. Faut que j'appelle Carl.

– Robert ? Attends.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'on doit attendre ?

– Je dois me rendre à la gendarmerie de Boisseux pour y récupérer les affaires de papa. Sa pochette contient peut-être un agenda avec le code inscrit quelque part ?

– Ouais. Mais j'ai quand même envie d'interroger le vieux Tchèque à propos du compte bitcoin. Et puis faudra bien qu'on explore l'ordi de Gégé, tu crois pas ?

Au fond, Bob avait raison, le disque dur devait contenir des informations importantes : les comptes de la société, les dernières volontés de leur père (peut-être avait-il voulu les modifier ?), des photos inédites et une foule d'autres documents. Il était légitime que ses fils en prennent connaissance.

Robert dégaina son portable.

– Carl ? Chou blanc. L'ordi a un code d'accès. T'appelles La Mouche à la rescousse ?

La Mouche ? Rémi en entendait parler pour la première fois.

3

Bob consulta sa montre.

– On va bouffer quelque part ?

– Tous les trois ?

– Ben ouais ! Pourquoi, il te gêne, mon copain ?

– Je préférerais qu'il reste en dehors de ça.

– Si tu veux entrer dans l'ordi, faudra passer par lui.

– Si tu veux déjeuner aux *Misters de Paris*, Carl n'y sera pas le bienvenu. Surtout si tu veux causer avec Bohu.

– T'as raison, admit-il après un instant de réflexion.

Bob rappela Carl et lui donna rendez-vous à quatorze heures au bistrot face au passage Ramey.

Peu après que les deux frères eurent quitté l'immeuble, ils passèrent devant une vitrine qui affichait la photo de dizaines d'appartements à vendre ou à louer.

– Une agence immobilière… Bob ? Viens, on entre.

La pièce était minuscule et déserte. Au fond, assis derrière un bureau métallique, le gérant se leva et les invita à s'asseoir.

– Inutile, dit Rémi. Une simple question : pourriez-vous venir estimer un appartement du quartier, passage Ramey, à vingt mètres d'ici ?

– Vous avez un appartement à vendre ? Combien de pièces ?

– Écoutez… c'est un peu spécial. Il y a un grand séjour, une chambre et une terrasse de 50 m². Au huitième étage.

L'autre fronça les sourcils et dévisagea les visiteurs.

– Il s'agit de l'appartement de Gérard Gémeaux ?

Le gérant désigna sur son bureau le journal, ouvert.

– Il a été inhumé hier au Père-Lachaise ! Vous êtes les nouveaux propriétaires ? Ses enfants ?

– Oui. Je suis Rémi Gémeaux. Voici mon frère Robert. Il y a un article ?

– Non. Six lignes. Même pas une photo de votre père.

– Alors comme ça, vous le connaissiez ? demanda Bob.

– Dans le quartier, tout le monde connaissait Gérard Gémeaux ! Je ne lui ai jamais parlé mais j'ai vendu deux appartements dans son immeuble. Celui de votre papa était… est sans doute le plus beau. Au fait, mes condoléances. Je suis désolé.

Il semblait ravi au contraire. Il insista pour leur serrer la main.

– Et vous souhaiteriez le vendre ?

– Quand pourriez-vous passer ? demanda Rémi.

– Cet après-midi. À l'heure qui vous conviendra.

– Parfait. Disons quatorze heures trente ?

– Eh bien, jeta Bob une fois qu'ils furent sortis, tu ne perds pas de temps, toi non plus !

– Ne te réjouis pas trop vite. Rien ne pourra se faire avant que la succession soit établie.

Le restaurant était à cinquante mètres. En les voyant entrer, le Tchèque esquissa un sourire entendu et résigné. Il était midi un quart. Seule une table était occupée, par un couple.

– Bohuslav ? Robert et moi, nous aimerions vous parler.

– Installez-vous, faites votre choix. Je vous rejoins avec un café, j'ai déjà mangé. Mais si voyons, vous êtes mes invités !

Rémi fit semblant de protester, le Tchèque désigna la salle.

– À midi, j'ai peu de clients. Et tout mon temps. Tu prends la commande, Patrick ?

Il fit signe à l'un de ses garçons, un jeune homme, presque un ado (pourtant chauve), vêtu d'un jean et d'un polo près du corps. C'est après vingt heures que les boys devaient porter un costume noir avec nœud papillon.

Rémi désigna son frère qui s'était déjà assis.

– C'est surtout Robert qui a des questions à vous poser. Sur papa. Vous saviez qu'il avait un compte en bitcoins ?

La question fit échapper un soupir au Tchèque. Il s'assit face à eux, résigné.

– Oui. Il m'en avait parlé.

– A-t-il évoqué le code secret qui permettait d'y accéder ?

En guise de réponse, ils eurent d'abord droit à un sourire.

– Non, jamais.

– Auriez-vous une idée de l'endroit où il aurait pu le noter ?

– Pas du tout.

Bob releva la tête et accusa le coup. L'ami de leur père se tourna vers lui et précisa, en articulant avec un soin exagéré :

– Désolé, je n'en ai absolument aucune idée.

– Y a de l'argent, beaucoup d'argent, sur ce compte, murmura Robert. Vous le savez ?

– Oui, j'imagine.

– Vous-même, vous êtes actionnaire de JFT ?

– Et je perçois des dividendes de la société, c'est vrai. Vous voulez savoir ce que j'en fais ? Où je le place ?

– Non, je…

– Je n'ai pas de compte en bitcoins, Robert. Je suis moins riche que Gérard. Et il faisait de son argent ce que bon lui semblait.

Le ton était courtois mais ferme. Rémi sourit en songeant que le Tchèque les avait toujours impressionnés, son frère et lui.

Il décida d'intervenir gentiment.

– Ce que Bob suggère, c'est que cet argent risque d'être perdu. Ou de profiter aux gérants des bitcoins si personne ne peut le retirer. Vous le savez aussi ?

– Oui. Mais pour le récupérer, je suis impuissant. Voyez-vous, je déplore que Gérard soit mort si vite. Si prématurément.

Il jeta un regard noir à Bob qui baissa la tête et grommela :

– Avant de mourir, il aurait pu vous donner un indice !

– Il n'était pas en état de le faire. Le seul indice qu'il m'a livré, c'est sa volonté de voir son fils avant de mourir. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre.

Bob ne fit aucun commentaire. Mais le regard qu'il jeta à son frère cadet signifiait : tu vois, si tu avais pu te rendre à son chevet, c'est à toi qu'il aurait livré le code de son compte.

– C'est toi, Bob, qu'il voulait rencontrer, objecta Rémi. C'est chez toi qu'il se rendait !

– Mais en parlant du fils qu'il voulait voir, il pensait à Rémi, non ?

– En effet, confirma Bohuslav en se levant pour quitter la table. Qu'est-ce que vous avez choisi ? Tu prends note, Patrick ?

Cet ordre était une façon indirecte et polie de mettre un terme à leur entretien. Même Bob eut l'intelligence de le comprendre. Quand le garçon vint leur servir des asperges avec un sourire entendu, Bob crut nécessaire de désigner Rémi.

– Eh, faut pas croire… c'est mon frère !

– Bien sûr. Et le patron, c'est mon papa.

Bob fut trop interloqué pour répliquer. Il attendit que le serveur s'éloigne pour grommeler :

– Ce petit pédé nous prend pour des gays ! Il n'y a que ça, ici.

– Et eux ? fit Rémi en désignant le couple derrière eux. Ce sont des trans ou des bi, peut-être ? Arrête, arrête s'il te plaît !

*

Quand ils prirent congé de Bohuslav, Bob insista pour aller se renseigner à la banque de la rue Ordener.

– À ton aise, soupira Rémi. Moi, je remonte chez papa. Maintenant, tu as les clés.

Une fois entré dans le vestibule de l'appartement, il réalisa que c'était la première fois qu'il s'y trouvait seul. Il en ressentit une impression étrange. Comme celle de revenir chez soi après une longue absence. Ou de retrouver un vêtement oublié, qu'on n'a plus porté depuis des années.

L'horloge sonna un coup qu'il interpréta comme un appel. Il décrocha, près du cadran, la clé pour remonter le mécanisme. Six demi-tours. Il se souvint qu'en cas d'arrêt, il en fallait sept pour garantir une semaine de fonctionnement. Sans lui, elle se serait donc arrêtée dans la nuit. Il voulut y deviner un encouragement.

Il entra dans le séjour pour explorer les rayonnages de la bibliothèque. Il effleura le dos des Pléiade, rangés à part.

Il prit alors conscience qu'il essayait, sans se l'avouer (au fond, comme son frère), de découvrir un ouvrage particulier : un livre que son père aurait pu saisir sans se lever du siège de son bureau. Mais les livres étaient loin. Et rangés avec soin, sans qu'aucune couverture ne dépasse.

Au niveau du sol, pas de livres mais une trentaine de cahiers grand format. Il en tira un, l'ouvrit à la première page et découvrit, écrit à la plume, avec un soin d'écolier : *Journal intime (1959).*

Les feuilles étaient couvertes d'une écriture régulière et serrée. Celle de son père, bien sûr. À l'époque, il n'avait pas vingt ans.

Parfois, le narrateur sautait d'une semaine à une autre ; d'autres fois, il consacrait six ou sept pages aux événements du même jour. À première vue, il y était question de tout : ses études, ses lectures, ses rencontres, des réflexions personnelles, un fait d'actualité…

Il saisit le dernier cahier. Celui de l'année 1995.

Au centre de la dernière page était inscrit – en capitales :

JE PASSE À L'ORDINATEUR.

SE REPORTER AU FICHIER 1996 J.doc

– Incroyable…

Rémi ignorait que son père tenait son journal intime. Depuis l'âge de dix-neuf ans ? Non : à gauche des cahiers, il découvrit un dossier au dos duquel figurait la mention : 1951-1995.

Il contenait, entassés, trois ou quatre cents feuillets de taille diverse, les premiers rédigés au crayon, les suivants au stylo-bille, les derniers au stylo-plume.

Là encore il s'agissait de notes agrémentées de dessins, de croquis, parfois précédées ou suivies de dates. Il se souvint que Paul Valéry avait tenu ses fameux cahiers de la même façon pendant la première moitié du XX^e^ siècle.

À la droite de ces archives, toujours au niveau du sol, étaient rangés des albums photos et une vingtaine de dossiers Esselte (*COURRIER*). Tous classés par année.

Un archivage complet et minutieux.

Il en ouvrit quelques-uns ; il eut la surprise de découvrir des lettres de correspondants aussi divers que célèbres : de Martin Luther King à l'abbé Pierre en passant par Bernard Arnault, Ray Bradbury, Pierre Rabhi ou Joseph Stiglitz. Sans parler de nombreux climatologues, américains pour la plupart. Peu doué pour les langues, son père avait dû finir par maîtriser l'anglais. Il se promit de lire plus tard ces échanges épistolaires inattendus.

Il sursauta : la porte de l'appartement s'ouvrait.

Son frère et Carl entrèrent, ils semblaient ravis ; chacun tenait une bouteille à la main. Bob lui jeta :

– Je t'échange le contenu de la cave contre tous les livres et les disques de Gégé ! OK ?

– La cave ?

– Ouais, on a été y faire un saut. Et elle est bien remplie. À mon avis, je serai nettement gagnant. T'es d'accord ?

– Je ne savais pas que tu t'intéressais aux vins.

– Moi non. Mais Carl m'assure qu'il y a là une petite fortune en liquide. Au sens propre, comme tu dirais. Tu sais ce que c'est ? fit-il en tendant la bouteille.

– Oui. Un Petrus 89.

– Il cote quatre mille euros. J'ai compté près de cent bouteilles. Et presque autant de champagne. Du Cristal Roederer.

– Qu'est-ce que tu es allé faire à la cave ? Tu espérais que papa y aurait déposé le code de son compte bitcoin ?

– Eh… qu'est-ce que c'est que ce foutoir ?

Il désignait le courrier, les photos, les cahiers étalés sur la moquette.

– Un petit trésor, là aussi : les archives de papa. Son journal.

– C'est vrai ?

Bob se précipita sur le cahier d'écolier.

– 1990 ! Bon… tu as celui de 2009 ?

– Non. En 1996, papa est passé à l'ordinateur. Pourquoi 2009 ?

– C'est l'année où il a créé son compte.

Comment son frère pouvait-il savoir ça ?

– Moi, à la place de Gégé, j'aurais noté le code d'accès sur mon journal. Pas toi ? Il y a sûrement des indices là-dedans…

Bob extirpa plusieurs cahiers, les feuilleta et fit la grimace.

– Eh… mais le vieux salaud parle de moi !

– De nous. De maman, aussi.

– Finalement t'as raison. Même ses vieux cahiers m'intéressent.

Il fila dans la chambre et en sortit avec une valise.

– Je vais emporter tout ça.

– Bob ? Désolé, mais tu n'as pas le droit de…

– T'inquiète, je te rendrai ses cahiers. C'est juste pour jeter un coup d'œil. Il aurait pu glisser le code d'accès là-dedans, non ?

À l'écart, Carl les observait en souriant. Il alla s'asseoir sur le canapé et sortit de sa poche un paquet de cigarettes.

– Désolé, mais si tu veux fumer, va sur la terrasse.

– OK, OK, Rémi ! Pas de souci ! fit-il en levant les mains dans un geste de capitulation.

Après avoir bouclé la valise, Bob se dirigea vers l'ordinateur.

– Bon, qu'est-ce qu'elle fout, La Mouche ?

– Robert… tu as vraiment besoin d'argent ?

Une question inutile. Son frère avait toujours été dans le besoin. Besoin d'une voiture. D'une fille. Et d'argent, toujours. Sans doute pour compenser un manque de reconnaissance. Ou d'affection.

– Oui. De beaucoup d'argent, mec. Et c'est urgent.

Inutile de lui demander s'il en devait, à qui, et pourquoi. Il avait révélé cette confidence les yeux baissés, à mi-voix.

– Et tu es sûr que sur ce compte, il y en a tant que ça ?

– Ouais. Entre deux et trois cents millions d'euros.

Le chiffre le laissa pantois.

– Mais bon, tout dépend de la cote du bitcoin. Faut vendre au bon moment. Et pas tout en même temps.

– Attends… Entre deux et trois cents millions ?

– Sûr et certain. J'ai calculé.

– Comment peux-tu être au courant de ça ?

– Je le sais. À peu de choses près. En misant sur cette monnaie virtuelle dès sa création, Gégé a eu le nez fin ! En 2009, le bitcoin valait un millième d'euro. Un an plus tard, quarante centimes. En avril 2013, sa cote atteignait 80 euros pour dépasser 1 000 euros en décembre ! Aujourd'hui, elle oscille entre 10 000 et 18 000 euros. Attention, y a aucune garantie, ça varie du meilleur au pire.

– Eh… ça fait combien de temps que tu t'intéresses à ça ?

– Je me suis renseigné. Le fondateur de la première *blockchain*, c'est un certain Satoshi Nakamoto. Des bitcoins, il en a amassé un million. Virtuellement, il est la quarantième fortune mondiale. Voilà pourquoi faut qu'on accède à ce foutu compte !

Au fond, ce chiffre était vraisemblable. Le patrimoine du patron de LVMH approchait 60 milliards d'euros. Sa seule fondation Vuitton était estimée à 3 milliards. Grâce à ses montages financiers, ses 200 filiales offshore bénéficiaient d'une défiscalisation hors norme…

Avec 200 ou 300 millions d'euros, leur père jouait petit bras. D'autant plus qu'il avait vendu tous ses biens immobiliers et liquidé ses autres avoirs pour les placer – imprudemment ? – sur ce fameux compte qui, à sa création, avait dû être clandestin.